

quillement du monde ses préparatifs pour un autre voyage.

—Gare qu'il ne joue au second fossyeur le même tour qu'au premier! dit l'une des femmes; ce n'est pas moi qui voudrais le porter en terre.

Un instant après André revint, m'exhortant à prendre patience. On lui avait dit que le père Joseph était sorti, mais que, dès qu'il serait rentré, il monterait pour me voir.

Pendant que j'attendais sa venue, les minutes me semblaient des heures. Je craignais à chaque instant que mon esprit ne s'égarât de nouveau, et qu'un accès de fièvre ne revint troubler mes pensées, en ce moment si lucides. Il était évident que j'avais traversé une crise terrible, à laquelle il est très-rare que l'on échappe, et qui aurait pu réaliser ou mes espérances d'hier, ou mes craintes d'aujourd'hui. Si, au lieu de m'arrêter sur le bord du sépulcre et de faire un pas en arrière, le pied m'avait manqué et que j'eusse roulé dans le sombre abîme, qu'aurais-je rencontré dans ses profondeurs? Le néant, que j'avais tant souhaité précédemment, ou la nouvelle vie dont je venais d'entendre parler en termes si touchants? Non, je ne devais pas courir une seconde fois le risque d'une aussi fatale déception. Et le danger était toujours suspendu sur ma tête. Le mal n'avait pas disparu. Je sentais dans tout mon être les mêmes symptômes qu'auparavant. Les douleurs dans les articulations ne me laissaient aucun repos, et si j'essayais de me mouvoir, elles devenaient très-intenses. Les pulsations des artères étaient fortes et très-accelérées au visage et à la tête: j'avais la respiration fatiguée, et j'étais dévoré d'une soif qui semblait croître à mesure que je buvais avec plus d'avidité de l'eau qu'on avait laissée sous ma main. Les nausées avaient seules cessé, et je remarquais aussi que la sueur, qui ne couvrait d'abord que mon visage, mon cou et ma poitrine, s'étendait maintenant sur tous mes membres. Comme je sentais que le sang me montait à la tête et menaçait à chaque instant d'obscurcir mes idées, je m'efforçai de le rappeler au cœur, en présentant à celui-ci les images les plus capables de faire refluer vers lui l'ardeur qui me brûlait le cerveau.

Enfin j'entendis sonner. La porte s'ouvrit, et l'on salua par son nom le père Joseph. On s'entretint quelques instants à voix basse, et peu après je vis entrer dans ma chambre l'homme inconnu dont j'attendais tant de bien.

XX.

C'était un religieux de l'Ordre Séraphique. Il avait le visage maigre, mais affable; le regard franc et expressif.

—Je crois que tu t'appelles Manuel, me dit-il du ton le plus aimable. Tu ne trouveras pas mauvais que je te tutoie, car mes cheveux blancs me donnent le droit de te traiter comme un fils. Ne te fatigue pas à parler pour le moment; si tu peux conserver quelque temps cette transpiration, ce sera très-bien. Tiens-toi donc tranquille. Pauvre Manuel! tu n'as pas à te plaindre de la Providence. Elle t'envoie des épreuves, mais en même temps, elle fait un miracle en ta faveur. On t'a donné un beau nom à ta naissance, ô mon fils! car tu sais sans doute que Manuel signifie Sauveur? Et, en effet, c'est lui, ce Dieu tout-puissant, qui t'a sauvé de la mort. Figure toi quelle joie ce sera pour ton père, quand il l'apprendra.

—Mon père? dis-je; je n'en ai pas.

—Ou ta mère, reprit-il.

—Je n'ai pas non plus de mère.

En entendant mes réponses aussi tristes que brèves, le père Joseph me regarda d'un air attendri, puis il continua:

—C'est un grand malheur que d'avoir perdu nos parents dans notre première jeunesse. Les sages conseils et la vigilance attentive dont un père entoure son fils, l'amour et la tendre sollicitude d'une mère sont des trésors que l'on ne retrouve plus dans la vie une fois qu'on les a perdus. Je ne m'étonne donc pas que Celui dont je te parlais tout à l'heure ait opéré pour toi une sorte de prodige; car la justice éclate dans tous les desseins de la Providence, et plus nous les étudions, plus ils nous remplissent d'admiration. Ainsi, la bonté divine a voulu que, puisque tu n'avais plus de parents pour te diriger, tu en trouvasse d'autres qui pussent compenser cette perte.

—Je les avais rencontrés, lui dis-je; mais je les ai parcellément perdus.

—Est-ce la mort qui te les a ravés?

—Ce n'est pas la mort, mais mon mauvais destin.

—Ainsi, tu te crois malheureux?

—Je suis le plus infortuné des hommes.

—Cependant je ne vois sur ton front aucune de ces traces que creuse une infortune véritable. Assez souvent nous croyons que le malheur est une réalité, et ce n'est qu'une pure chimère, une chose que nous nous imaginons voir et toucher, et qui pourtant n'existe pas. Permetts donc de douter que ton malheur soit aussi grand que tu le supposes.

—Je vais ouvrir mon cœur, et vous jugerez.

—Fais-le, mon fils, mais sans te fatiguer, et comme si tu te parlais à toi-même. Maintenant, ton sort m'intéresse doublement, dès lors que tu te crois si malheureux.

Alors, je lui racontai brièvement l'histoire de ma vie: —comment j'avais perdu mes parents, comment j'avais été recueilli par mes oncles, l'éducation qu'ils m'avaient donnée, mes promenades solitaires, mes mélancolies, la culture des fleurs et les emblèmes, mes songes, le saut de Calasans, ma maladie et la mauvaise opinion que l'on avait conçue de moi, ma tendresse pour ma cousine, les dangers auxquels elle m'avait exposé, comment j'avais réussi à me vaincre moi-même, et la malédiction que mon oncle avait prononcée sur moi.

Quand j'eus fini, le père Joseph, qui m'avait écouté sans m'interrompre et sans trahir par le moindre signe les impressions que lui causait mon récit, prit la parole en ces termes:

—Manuel, je dois avouer que tu es en effet le jeune homme le plus malheureux que j'aie jamais vu; et, en même temps, je reconnais l'immensité du bienfait que tu as reçu aujourd'hui; car, il y a peu d'heures encore, ton malheur paraissait sans remède, tandis que maintenant il

en a un très-assuré; et je ne saurais m'éloigner de toi sans te l'avoir indiqué, et sans avoir réussi à te le faire adopter. Il faut, mon fils, que je te parle avec franchise? je ne puis te dire autre chose que ce que je pense, ni te déguiser mon sentiment sous des paroles étudiées. Par donne moi donc si mon langage ne te semble pas aussi agréable que tu l'eusses peut-être attendu de moi.

Je ne vois dans ton histoire qu'un jeune homme singulièrement favorisé du Ciel. Celui-ci t'avait doué d'un esprit pénétrant, et t'avait fait trouver d'autres parents, avantage qui ne se rencontre que très-rarement dans la vie. Il t'avait donné une sœur dont l'amitié compatissante était pour toi un bienfait inappréciable; il avait ouvert devant tes pas des sentiers fermés pour le plus grand nombre, qui devaient te conduire à la sagesse et au bonheur. En un mot, la Providence t'avait donné les biens les plus précieux qui puissent former le patrimoine de l'homme sur la terre. Et si, par hasard, un nuage venait à passer sur ton horizon et à l'obscurcir un moment, quels soins, quelles bénédictions et quelle tendresse ne trouvais-tu pas en échange? Comment, dis-moi, as-tu répondu à de tels bienfaits? Tu as humilié ta sœur, en rabaisant au niveau de tes passions une tendresse qui leur était mille fois supérieure. Après avoir rencontré de nouveaux parents, tu as essayé de leur ravir une fille qui ne leur appartenait pas, comme toi, par adoption, mais qui était leur propre enfant. Quant aux facultés dont le Ciel t'avait doué, tu as été sur le point de les tourner contre cette même main qui te les avait départies. Je ne vois en toi, mon cher fils, qu'un oubli presque absolu des devoirs sacrés de la reconnaissance. Juge donc si j'ai eu raison de te dire que je reconnaissais en toi un jeune homme tout à fait malheureux. Et ce malheur est d'autant plus grand que, si tu as méconnu les droits d'un père et la pure affection d'une sœur, c'est vraisemblablement que tu oubliais Dieu lui-même, l'origine et la source de tout droit et de toute perfection.

Est-il possible, ô mon fils, que tu te crusses placé assez haut dans la création pour vivre sans Dieu? Était-ce chez toi un sentiment d'orgueil? et en voyant que l'homme peut aplanir les montagnes, détourner le cours des fleuves, sillonner les mers, parcourir les airs, étudier les dimensions et les mouvements des astres, et ravir au ciel ses éclairs et ses foudres, croyais-tu véritablement être Dieu toi-même? Ou était-ce peut-être un emportement de ta vanité blessée, qui, incapable de comprendre un Être supérieur à ta nature, préférait en nier l'existence? O Manuel! combien d'heures délicieuses de ta vie n'as-tu pas changées en des heures de tristesse et d'amertume, par cela seul que tu ne voulais voir dans le monde que toi-même et ta faible intelligence qu'un souffle peut obscurcir, et que tu méconnaissais Celui qui crée, alimente et vivifie toutes les intelligences, qui nous donne l'amour du bien et l'horreur du mal, qui inspire la vertu et toutes les actions généreuses, qui nous fait un devoir de rendre le bien pour le mal, de secourir l'infortuné et d'exercer la charité envers tous les hommes.—Mais pardon, ô mon fils! je vois que tout cela n'a été qu'une illusion passagère des jours où l'on ne pense pas encore, et où l'on ne vit, pour ainsi dire, que par les sensations. Pardon, car ces pleurs et ces sanglots me disent clairement, et avec beaucoup plus de force qu'aucune parole, que tu reconnais l'Être qui t'a créé, et dès lors, tu sais aussi que tu dois l'adorer et l'aimer. Oui, Manuel, tu le dois, et beaucoup plus peut-être qu'aucun autre. Et cependant, à me privilégiée, capable de comprendre les sentiments les plus purs et les plus élevés, toi qui possèdes un cœur organisé avec la délicatesse la plus exquise, tu végétais dans une triste indifférence de tout ce qu'il y a de plus pur et de plus grand; et cette indifférence te flétrissait misérablement. Que faisais-tu, dis-moi, quand les tendres plantes de ton jardin, penchant vers la terre leurs corolles à demi desséchées, te demandaient de raviver les forces que l'ardeur du soleil leur avait enlevées? Ne courais-tu pas à l'instant même chercher l'eau qui leur donnait une nouvelle vie, relevait leurs tiges et ranimait l'éclat de leurs couleurs? Et ne savais-tu pas que, comme la chaleur les flétrit et qu'elles ont besoin d'eau pour reverdir, de même l'indifférence nous énerve et nous paralyse, et qu'alors notre âme a soif de Dieu pour recouvrer sa noblesse et sa grandeur?—Ah! mon cher fils, je vois que je n'aurais pas besoin d'ajouter une seule parole; car ton émotion me montre assez combien tu déplores le passé; mais je suis ravi de penser que, grâce à la bonté divine, tu es enfin digne de ton Créateur, et, bien qu'il me soit impossible d'exprimer ce que j'éprouve, néanmoins mon cœur brûle de te faire partager toute la plénitude de son allégresse.

Combien tu étais réellement petit, ô Manuel! quand, plongé dans ce que tu appelais tes méditations, tu te croyais assez grand pour braver à la fois la mer irritée, les nuages qui s'amoncèlaient sur ta tête, les torrents qui mugissaient à tes pieds, et les ouragans déchaînés avec furie autour de toi! Faible créature qui semblais défier un Être tout-puissant, ta petitesse ne se trahissait-elle pas davantage encore en présence de ces phénomènes qui sont comme autant de voix terribles par lesquelles les choses créées proclament la puissance de Celui qui les a tirées du néant? Et, au contraire, combien tu me paraissais grand, maintenant que tu te regardes comme un faible atome enseveli dans la poussière, maintenant que tu as ouvert les yeux de l'âme, et que, par ton repentir, tes gémissements et tes larmes, tu t'entretiens avec Celui qui est la source de toute puissance et de toute grandeur!

O mon cher fils, toi à qui je m'intéresse plus que je n'ai jamais fait pour aucun autre, promets-moi que tu vas maintenant faire ton possible pour te calmer. Prends ma main, je suis très-content de toi. Laisse ton cœur s'épanouir et calme-toi, je t'en prie. Puisque Dieu t'a sauvé la vie par un miracle, tâche de la conserver, car il a sans doute quelque dessein sur toi, et il veut que tu l'emploies à le servir. Ne t'agite pas dans ton lit, et fais en sorte de conserver cette transpiration. Je ne veux pas que tu dises une seule parole. Je reviendrai maintenant que tu as un autre père,—maintenant tu n'es plus

abandonné: maintenant, Manuel, tu ne dois plus te regarder comme malheureux. N'est-ce pas, mon fils, que ton cœur bat plus largement, que tu respirez plus à l'aise, que ta tête s'éclaircit, et que tes yeux distinguent la lumière là où tu ne croyais voir auparavant qu'un abîme de ténèbres? Adieu, adieu, jusqu'à ce soir. Je voudrais pour tout au monde ne pas te quitter, mais tu sais que tous mes instants appartiennent aux autres, et non à moi; et si je m'arrête maintenant près de toi, c'est à cause du plaisir que j'ai à t'entretenir, et non parce que je crois que tu aies aucun besoin de m'entendre. Mais je reviendrai ce soir, Manuel, si Dieu ne me refuse pas cette joie.

Il me laissa baiser sa main que je couvris de la mes brûlantes, et il sortit de la chambre.

Je l'entendis parler dans le corridor à l'aubergiste, qui lui demanda ce qu'il pensait de moi et s'il me croyait sauvé.

—Je crois, répondit-il, que s'il conserve sa transpiration, il sera peut-être demain hors de danger.

—Mais c'est un vrai miracle que ce qui lui est arrivé, dit l'une des femmes.

—Oui, répondit le père Joseph; je vois là un effet de la miséricorde divine, et je vous recommande instamment ce jeune homme, car son sort m'inspire le plus vif intérêt.

—Soyez tranquille, père.

Telle fut la première visite que me fit le père Joseph.

XXI.

Bientôt après je vis entrer l'aubergiste, accompagné de l'une des femmes.

—Courage, mon jeune ami, me dit le premier, le père Joseph donne les meilleures espérances.

—Et dès lors qu'il les donne, ajouta la seconde, vous pouvez être tranquille. C'est un homme excellent que le père Joseph: il sait vivre avec tout le monde, et tenir à chacun le langage qui lui convient. Mais quant à l'avoir vu fâché, pour cela jamais! Il parle toujours d'une manière si douce et si aimable, qu'une réprimande dans sa bouche ressemble à une caresse. Aussi a-t-il opéré beaucoup de conversions depuis qu'il est arrivé dans la ville.

—Est-ce qu'il n'appartient pas à ce couvent? demanda André.

—Non, le père Joseph fait partie d'un collège de missionnaires de son ordre, situé à deux journées d'ici. Il s'est trouvé dans ce cloître en passant, et la peste ne l'a pas fait partir. Depuis quatre jours et quatre nuits il n'a pris aucun repos. Quand il rentre, son modeste repas l'attend à la porte même du couvent. En arrivant il prie, se jette sur une chaise, et ferme l'œil une minute jusqu'à ce qu'on tire de nouveau la sonnette. Alors il se rend immédiatement où il est appelé. En un mot, c'est un vrai saint.

—Eh bien! comment va le malade? demanda l'autre femme en entrant.

—Il faut qu'il conserve sa transpiration, répondit la première, et pour le moment il n'y a pas de danger; mais quelles nouvelles nous apportez-vous?

—On dit qu'il n'est pas entré aujourd'hui autant de monde à l'hôpital qu'hier, et qu'il n'y a pas eu non plus autant de morts dans la ville.

—C'est tout simple, il n'y a plus autant de poltrons.

—Beaucoup ont décampé ces jours-ci, mais maintenant il ne sort plus personne.

—Bah! parce qu'on ne les laisse pas faire, depuis que le cordon est formé; mais si l'on se relâchait, il ne resterait plus dans la ville que les murs.

—Quant à moi, qu'il y ait ou non un cordon, je reste ici; car tel cherche un chemin plus sûr qui se jette dans un précipice, outre que personne ne sait où il laissera sa peau.

—Je n'ai pas non plus songé à partir, dit l'autre femme; cependant, j'avoue que je n'étais pas très-rassurée en voyant que tout le monde mettait tant d'empressement à déménager, et je finis par craindre qu'on ne nous laissât, seuls. Mais ensuite j'ai vu que tout le monde ne partait pas, que ceux qui restaient ne mouraient pas tous pour cela; et j'ai pensé que le mieux était de s'en remettre à la grâce de Dieu. Après cela, adienne que pourra. J'ai quarante-neuf ans bien comptés; je fardeau ne me pèse point, mais je n'ai pas non plus un désir excessif de le rendre plus lourd. La seule chose que je vous demande, c'est, si vous me voyez attaquée, de faire appeler aussitôt le père Joseph. Entends-tu, André?

—Je crois, répondit André, qu'il faut avant tout laisser reposer ce jeune homme. Voyez comme il dort paisiblement. Je voudrais essuyer la sueur qui couvre son visage, mais je crains de l'éveiller.

—Garde toi de le toucher. Ah! c'est une chose admirable! On croirait qu'il vient de faire une promenade, et qu'il s'est endormi ensuite. Comme sa respiration est calme! Ferme un peu plus les volets, pour que la lumière soit moins vive. N'ai-je pas raison de dire que le père Joseph vaut à lui seul cent médecins?

(A continuer.)

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS.

En cette ville, le 6 du courant, Marie-Louise-Joséphine, fille aînée de M. Ets.-Marcel Aubut, âgée de 7 ans, 5 mois et 6 jours.

Les journaux de Québec sont priés de reproduire.

En cette ville, le 8 courant, à l'âge de 58 ans et cinq mois, Ant. Robert, Ébeniste. Le défunt était atteint de la maladie qui l'a enlevé depuis dix-huit mois et la soufferte avec l'a résignation du vrai chrétien. Requiescat in pace.

Les journaux de Québec, de Belleville, Ont., et de Watertown, New-York, sont priés de reproduire.

A Coteau Landing, le 23 Février, après une courte mais cruelle maladie, soufferte avec tout l'héroïsme chrétien, Marie Alphonsine Duval Gélinas, fille unique de feu Gonzave Duval et de Mme Zoé Gélinas.

A peine âgée de 15 ans, la nature s'était plu cependant à embellir cette jeune plante des plus belles qualités de l'esprit et du cœur. Caractère enjoué, esprit vif et pénétrant, brillante imagination, musicienne accomplie. Âme franche et généreuse, elle savait gagner l'amitié et les bonnes grâces de tous ceux avec qui elle avait des relations. Avec elle la joie et le bonheur régnaient au sein de sa famille. L'avenir semblait beau et souriant, mais la mort est venue trancher le fil de cette jeune existence, et semer d'amers regrets, partout où elle avait brillé.